

Université de Paris IV – Sorbonne

30.11, 1 et 2.12.2009

Colloque « Définir et mesurer le développement académique »

Développement ou dispersion : l'université à l'épreuve de son évolution

Jean-François BACHELET

CASU-Cellule d'Analyse Stratégique des Universités

Institut des Sciences humaines et sociales-Université de Liège

Introduction

Le CASU a été créé à l'Université de Liège (ULG) en 2008. Il s'intègre dans une initiative du Recteur de l'université qui vise à coordonner et à développer un réseau d'acteurs institutionnels capables de fournir aux autorités de l'université un maximum d'informations utiles pour l'organisation de la politique universitaire. Il s'agit en clair d'un outil de gestion stratégique. Alors que l'essentiel des données fournies par cet outil proviennent de l'administration et sont de nature quantitative, la particularité du CASU tient au fait que cette cellule est directement rattachée à l'Institut des Sciences Humaines et sociales et travaille dans une perspective qualitative et critique. Une part de son travail consiste en l'organisation d'une veille relative à toutes les informations concernant le monde universitaire et la vie académique au sens le plus large. Le reste de ses activités s'apparente davantage au travail d'un service scientifique et m'implique dans des recherches et diverses activités pédagogiques. A cette fin, le CASU est intégré dans l'Institut des Sciences Humaines Sociales. J'ai souhaité faire cette brève présentation pour souligner la perspective dans laquelle le Recteur actuel situe la question de la gestion stratégique de l'université de Liège. D'un côté, l'importance prise par la dimension managériale dans le projet de développement institutionnel souligne combien l'ULG comme ses consoeurs est impliquée dans un processus de transformation qui modifie profondément la nature et le fonctionnement de l'université. De l'autre, la reconnaissance de la pertinence d'associer un volet critique à un type d'outil généralement conçu de façon très pragmatique et technique s'inscrit dans la ligne – encore minoritaire – de l'initiative d'Alain Renaut de permettre à l'université de se réapproprier l'analyse de son évolution, de ses tenants et aboutissants dans une perspective que l'on qualifiera de plus ouverte et moins stéréotypée que celle qui traverse les discours sur l'évolution universitaire depuis plus de trente ans. A ce titre, je me réjouis personnellement de l'honneur qui m'est fait d'être associé au projet de recherche « Définir et Mesurer le

Développement académique ». J'espère qu'au-delà de son intérêt strictement scientifique, la démarche intéressera et interpellera tous ceux qui pensent que l'importance du savoir pour une société démocratique dépasse le cadre de sa seule contribution au développement économique.

C'est le statut des connaissances, de la science, tel qu'il apparaît en filigrane derrière celui de l'université, qui va être le fil rouge de mon intervention. De fait, l'université et la fonction qui lui est attribuée sont indissociables de leur objet c'est-à-dire le savoir (et les valeurs qu'il peut recouvrir) ou, plus précisément, sa constitution, sa conservation et sa mise en relation avec la société par le truchement de ceux qu'elle contribue à former. Si l'on part du principe que, d'un point de vue très général, la mission de l'université est la même aujourd'hui qu'hier, les conditions dans lesquelles cette mission est amenée à être remplie et le statut même du savoir ont évolué. L'université ne précède pas l'histoire. Au contraire, comme toute création humaine, elle en est bien plutôt le produit. Mon propos n'est pas ici de refaire cette histoire dans le détail mais d'en souligner les traits qui me paraissent essentiels pour poser correctement les enjeux de l'évolution contemporaine de l'université.

L'histoire de l'université comme institution

Il semble que la fin du XXe siècle ait fait s'accélérer le cours de l'histoire de l'université. Certes, « *Universitas semper reformanda* ». Comme Charle et Verger le rappellent, l'université depuis son origine « est toujours apparue en attente d'une nouvelle réforme »¹. On se gardera donc de tomber dans le piège dénoncé par Alain Renaut de cette « illusion continuiste » qui tendrait à faire prendre l'histoire de l'université pour un long fleuve tranquille, pour le cours d'une évolution progressive et sans heurts². Si l'université peut en effet se prévaloir d'une histoire particulièrement longue, c'est justement parce qu'elle a été contrainte de s'adapter aux vicissitudes des époques, aux transformations des contextes politiques et sociaux, aux exigences des différents pouvoirs dont elle a pu ou dû dépendre, qu'ils soient religieux ou séculiers. Il lui a fallu aussi intégrer des doctrines et des disciplines nouvelles et faire face à l'évolution du savoir et aux révolutions intellectuelles. Or si ces adaptations ont parfois été difficiles, il n'en reste pas moins que l'université n'a pas disparu. De ses ancêtres médiévales jusqu'au XIXe siècle, l'histoire de l'université est celle d'une survie en même temps que celle d'un enracinement. Elle est faite d'une suite de « sauts adaptatifs » visant à maintenir un équilibre entre des forces contradictoires dont l'intensité varie et se distribue diversement selon le temps, les lieux et les circonstances. C'est en qualité d'institution³ que, mandatée par les divers pouvoirs qu'elle est censée servir

¹ CHARLE, Ch. et VERGER, J., *Histoire des universités*, Paris, PUF, 1994, p.52

² RENAUT, A., *Les révolutions de l'université. Essai sur la modernisation de la culture*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.

³ Le débat concernant les notions d'institution et d'organisation est récurrent dans les sciences sociales. Nous ne trancherons pas la question ici, même si l'établissement d'une distinction nette entre l'une et l'autre est à la base de notre argumentation. Nous pensons que la permanence de l'université dans l'histoire est liée à son statut d'institution dans la tradition de Durkheim et de Mauss (cf. Alain Touraine : « Le système institutionnel

mais auxquels, au besoin, elle peut aussi s'opposer, que l'université se sédimente dans le paysage européen et traverse les siècles. Elle se caractérise notamment par une marge d'autonomie, fluctuante certes, mais réelle, ainsi que par sa suprafonctionnalité⁴. Cette suprafonctionnalité ne la réduit pas pour autant à la caricature de la tour d'ivoire, d'un monde clos imperméable aux réalités et aux contingences de la réalité qui l'entoure. L'Université évolue dans le temps et dans l'espace, à la recherche constante d'un équilibre entre les diverses tensions qui la traversent et qui concernent à la fois sa relation au(x) pouvoir(s) (dépendance vs. autonomie) et à ce savoir qui est son objet premier (progressisme vs. conformisme intellectuel).

La suprafonctionnalité et la marge d'autonomie évoquées plus haut sont les conditions de cette plasticité. Sans elles, l'université se serait réduite à un modèle figé, incapable de résister aux transformations politiques et intellectuelles. Or, à l'entame du XIX^e siècle, près de 600 ans après sa naissance, l'université existe toujours. Le XIX^e siècle est un tournant important de l'histoire universitaire. La Révolution française a laissé en Europe des empreintes profondes. C'est aussi le siècle de la montée en puissance de l'Allemagne et de l'affirmation des Etats-Unis comme nation. C'est enfin et surtout le siècle de la révolution industrielle, de l'affirmation de la bourgeoisie comme classe dominante et de ce qu'on peut appeler la première mondialisation : les conditions du développement humain dépendent désormais autant de l'industrie et des techniques que de l'agriculture. La connaissance n'y est plus seulement synonyme d'héritage culturel ou de systèmes de valeurs ; elle devient de plus en plus facteur d'un progrès qu'on essaie de définir et concevoir rationnellement.

Le creuset du XIX^e siècle va mener à la constitution de trois modèles d'université : le modèle allemand, le modèle français et le modèle américain. Je ne fais que les évoquer ici pour en souligner les traits pertinents qui continuent à alimenter les représentations actuelles de l'université. L'université allemande est associée à l'autonomie vis-à-vis de l'Etat et à la recherche libre et désintéressée du savoir, matériau de la constitution d'une « haute » culture. L'université française exprime la vocation de servir l'Etat et la société à travers la formation d'une élite rompue à la méthode scientifique et donc capable de penser, de comprendre et de juger. Le modèle américain quant à lui naît dans un pays qui a besoin de l'université pour s'affirmer comme puissance. Déterminée par l'utilitarisme et la foi dans le progrès économique, l'université américaine essaiera très tôt d'établir une synthèse entre

m'apparaît transformer l'action historique et les conflits sociaux qui s'y développent en un corps de décisions et de lois, tout en possédant une certaine autonomie, fondée à la fois sur le décalage entre un champ d'historicité et une collectivité politique et sur les problèmes internes, d'intégration et d'adaptation de cette collectivité », *Production de la société*, Paris, Éditions du Seuil, p. 68, cité in JUAN, S., *Le combat de l'Organisation et de l'Institution*, SociologieS, 2006, <http://sociologies.revues.org/index582.html>.

⁴ Elle est capable d'arbitrer ses propres conflits, de définir son propre droit et sa propre jurisprudence (JAVEAU, Cl., *Masse et impuissance. Le désarroi des universités*, Bruxelles, Labor, 1998 ; THILL, G., *L'université au pluriel : pour une citoyenneté, responsable, créative et solidaire*, Séminaire international « Université XXI », Brasilia, 25-27 novembre 2003, <http://www.orus-int.org/docs/gthillbrasil.pdf>).

culture générale, formation professionnelle et recherche professionnelle qui en fera pour beaucoup d'européens une espèce de référence idéale.

L'étude des discours des Recteurs de l'Université de Liège depuis sa création (1817) à nos jours⁵ montre combien ces trois caractères tendent à se fondre dans la vision d'une université « naturellement » capable de servir harmonieusement à la fois la recherche du Savoir, la formation des élites ainsi que le prestige et la richesse de la nation. On remarque toutefois au cours des 60 dernières années que la rhétorique des Recteurs occulte de plus en plus la difficulté pour l'université d'être à la fois pratique et désintéressée et, surtout, d'associer les exigences spécifiques de l'enseignement et de la recherche.

C'est d'abord du côté de celle-ci que les choses évoluent le plus. L'explosion des sciences appliquées à la fin du 19^e modifie considérablement le paysage scientifique et les relations entre disciplines. On insistera aussi sur l'émergence au sortir de la seconde guerre mondiale de la *Big Science* qui, avec ses exigences en infrastructures, en moyens humains et financiers mais aussi son prestige et les perspectives qu'elle ouvre au plan d'un progrès matériel auquel aspire la population, renforce le clivage entre sciences humaines et sciences dites exactes.

A ce phénomène va venir s'ajouter celui de la massification de l'enseignement. On ne s'attardera pas sur ce phénomène qui a été et reste largement commenté mais il faut souligner que c'est le développement de l'enseignement universitaire de masse qui va rendre difficilement supportable le grand écart de l'Alma Mater entre les contraintes de la formation des étudiants et celles de la recherche. Au tournant des années 60, le moment d'un nouveau saut adaptatif est venu pour l'université. De nouveaux éléments vont cependant influencer fortement les conditions de sa réalisation. Ce sont la crise économique du tournant des années 70 et, dans la foulée les bouleversements geo-politiques qui vont culminer avec la Chute du Mur de Berlin et l'effondrement du bloc des pays sous l'autorité de l'URSS.

L'Université comme organisation : les conditions de la rupture

L'évolution du monde à la fin du XX^e siècle conditionne la transformation de l'université dans le sens de la rupture. Celle-ci est liée au changement de statut attendu de la part de l'université.

Les conditions de cette rupture sont à mettre en rapport avec la diffusion d'un nouveau discours dominant. De la même manière que Weber avait souligné le rôle de l'éthique protestante dans le développement du capitalisme bourgeois, Boltanski et

⁵ Voir BACHELET, J.F., *Changements et paradoxes de l'université*, thèse de doctorat soutenue à l'Université de Metz, 2001.

Chiapello⁶ ont montré comment le capitalisme avait récupéré les critiques que lui adressaient les mouvements nés à la suite de mai 68 et les avaient intégrées au discours managérial des décennies suivantes. Sans opposition idéologique, ce discours et les concepts qu'il véhicule vont peu à peu imposer les normes de description et d'acceptation du monde. Ce monde, c'est celui du fonctionnement en réseau et par projets, deux caractères spécifiques et fondamentaux de la « nouvelle » entreprise que l'on va par extension transposer au niveau de la société. Dans un tel contexte, la société tout entière est décrite métaphoriquement comme une entreprise et c'est par rapport au fonctionnement de celle-ci que tout est mesuré, discuté, évalué et jugé. L'espace public et la politique au sens large ne vont pas tarder, non seulement à faire systématiquement référence au discours mais aussi à mettre en pratique les techniques de gestion du privé⁷. Une doxa spécifique imprègne tous les domaines de l'existence via une communication de plus en plus intrusive (télévision, Internet, publicité ...) soumise aux intérêts de grands groupes financiers et/commerciaux dont elle porte les valeurs et à laquelle une alternative critique n'a que difficilement accès.

C'est à la lumière des présupposés et des justifications de la « Cité par projets » décrite dans *Le Nouvel esprit du capitalisme* qu'à lieu littéralement la relecture de l'université. Celle-ci prend place dans un courant général de redéfinition des services publics et de leurs missions dans le sens de la rationalisation, de la performance et de « l'*accountability* ».

La déclaration de Glion, véritable préliminaire au processus de Bologne, est un moment-clé de cette relecture de l'université. Ce n'est pas un événement isolé. Elle prend place en effet dans un contexte de production de documents émanant notamment de la Banque mondiale, de l'OCDE, de l'ERT (Table ronde des Entrepreneurs européens) et d'autres lobbys du monde économique, qui font de l'université la même analyse : l'université est liée à des valeurs respectables (universalité, noblesse de la science...) mais il importe qu'elle épouse davantage les valeurs de l'entreprise afin de devenir un outil efficace du développement et de la prospérité. On y retrouve les principales notions autour desquelles le monde universitaire est censé se réorganiser : société de la connaissance, globalisation, compétition, autonomie financière, apprentissage tout au long de la vie etc. Nous ne les détaillerons pas ici⁸. On retiendra que leur récurrence forme un véritable dispositif de valorisation de l'économie comme outil principal de progrès⁹. Le 1^{er} Colloque de

⁶ BOLTANSKI, L. et CHIAPELLO, E., *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 1999

⁷ Voir entre autres REY, J.-P., *Le contrôle de gestion des services publics*, Paris, Dunod, 1993 ; POLLITT, C., "Management Techniques for the Public Sector: Pulpit and Practice", in G. P. Peters et Savoie D., Eds. *Governance in a Changing Environment*. Montreal, McGill-Queen's University Press, 1993

⁸ Pour une discussion de ces concepts identifiés dans un corpus de documents francophones (discours de rentrée académique de l'Université de Liège, documents de l'OCDE, de l'ERT et de l'UNESCO consacrés à l'université et à l'enseignement supérieur, voir BACHELET, J.F., *Changements et paradoxes de l'université*, op. cit. Notre analyse était inspirée de celle réalisée par Boltanski et Chiapello sur les textes du management (op.cit.)

⁹ Le concept même de progrès tel qu'il apparaît dans ces discours mériterait lui-même d'être développé.

Glion de 1999 est une balise importante qui officialise en quelque sorte le fait que l'enseignement supérieur et la recherche en Europe marchent dans les traces des universités nord-américaines¹⁰.

La principale conséquence de cette appropriation de l'université par un discours qui ne lui est que partiellement lié¹¹ fait implicitement de l'université une entreprise. Cela n'est pas toujours dit aussi clairement, comme c'est le cas d'ailleurs en ce qui concerne les services publics en voie de réforme, mais il est en revanche indiscutable¹² qu'elle doit être gérée comme telle. Seule l'ornementation des discours officiels des responsables universitaires ou politiques tente la conciliation formelle, rhétorique des « idéaux universitaires » et du pragmatisme. Dans les faits, l'université étant contrainte de fonctionner comme une entreprise est appelée à en devenir une. Peut-on encore parler à ce stade « d'évolution » de l'université ? Pour Michel Freitag, il faut poser qu'une véritable rupture se produit dans l'histoire de l'université. Celle-ci est subit une véritable mutation qui entraîne un changement de son statut : l'université qui était une institution devient une organisation.

Le passage de l'un à l'autre est au cœur de la réflexion développée dans *Le naufrage de l'université*¹³. Pour Freitag, le processus de transformation de l'université fait passer cette dernière « du statut sociétal (et sociologique) d'institution à celui d'organisation (ou de réseau organisationnel) de production et de contrôle (...) »¹⁴. Cette transformation, explique Freitag, est simultanée à une mutation épistémologique de la science. Alors que celle-ci est originellement tournée vers la connaissance de la nature des choses, elle s'oriente de plus en plus vers « la prévision des effets de nos interventions pratiquement finalisées sur le monde »¹⁵. Dès lors, la science – et l'université qui en est productrice – vise moins à la compréhension de la réalité qu'à la fourniture d'outils permettant d'agir sur elle dans le sens prescrit par la demande sociale et économique, à savoir celui de l'innovation technologique et de la création de richesses.

Pour répondre à cette exigence, le changement de statut de l'université est requis. Elle doit désormais être *organisée* en fonction des caractéristiques de l'époque et des

¹⁰ Depuis la fin des années 80, une abondante littérature décrit la « marchandisation » du monde académique nord-américain en réponse aux contraintes de la post-modernité. On en retiendra notamment l'ouvrage de Sheila Slaughter et Larry L. Leslie, *Academic Capitalism. Politics, Policies and the Entrepreneurial University* (Baltimore and London, The John Hopkins University Press, 1997) qui s'attache à décrire la transition d'une forme traditionnelle (située entre le capital et le travail) à celle d'entreprise capitaliste (positionnée sur un marché). Notons enfin que, s'il fallait confirmer que la question de la « marchandisation » des universités s'est d'abord posée aux Etats-Unis, Thorstein Veblen s'en inquiétait déjà en 1918 dans son livre *The Higher Learning in America. A Memorandum of the Conduct of Universities for Business-Men* (réédité chez Cosimobooks, New York, 2005)

¹¹ La majorité des « experts » qui s'expriment alors au sujet de l'université ne sont pas tous universitaires et lorsqu'ils le sont, viennent en majorité des secteurs de l'économie et des sciences de gestion.

¹² Et relativement indiscuté : il faut remarquer la rareté des discours alternatifs et critiques à l'époque.

¹³ FREITAG, M., *Le naufrage de l'université et autres essais d'épistémologie politique*, Paris, La Découverte, 1995

¹⁴ Op.cit., p.30

¹⁵ Op.cit., p.42

objectifs poursuivis. Ces objectifs, ce sont ceux du nouvel état du capitalisme qui met l'homme au service de l'accroissement de richesses et qui fait de celles-ci la pierre angulaire du progrès avant même que de s'interroger sur le sens et la condition de leur redistribution. Ces caractéristiques ce sont celles du réseau, du projet, de l'individualisation qui permet la flexibilité et la condition de l'adaptation au provisoire et au contingent ; ce sont celles de ce que Zygmunt Bauman nomme « la phase liquide de la modernité »¹⁶.

Quelles conséquences peut-on en attendre sur les missions de l'université et le futur de l'université elle-même¹⁷ ?

L'Université dans un monde liquide

Dans la phase liquide de la modernité, selon Bauman, ce qui faisait la cohérence de la société s'estompe. Ce sont au contraire « l'éphémère et l'obsolescence (...) qui se changent en atouts (...) »¹⁸.

Les racines institutionnelles de l'université disparaissent, sa définition devient floue. Clark Kerr introduisait il y a déjà près de 30 ans le concept de *multiversité* pour décrire l'hétérogénéité grandissante d'une université s'éloignant de plus en plus rapidement de son idéal-type¹⁹ ; aujourd'hui les technologies de la communication amènent à parler d'une *meta université* déterminée par un savoir et des outils créés et utilisés globalement²⁰ (on pense par exemple à la généralisation des pratiques *d'open access* et à la notion de *publication liquide*). Cette « dissolution » se traduit aussi dans l'université / organisation par une série d'indices qui se rattachent à des concepts propres au monde mouvant des réseaux et des projets :

¹⁶ BAUMAN, Z., *La vie liquide*, Rodez, Ed. du Rouergue, 2006 ; *Le présent liquide*, Paris, Seuil, 2007.

¹⁷ Corollairement à cette question formulée ici de façon très générale, on peut se demander dans quelle mesure l'université aurait déjà totalement épousé le modèle managérial (sous réserve d'une définition univoque de ce modèle) ou si nous vivons actuellement dans un modèle hybride.

¹⁸ BAUMAN, Z., *La société assiégée*, Paris, Hachette, 2002, p. 59.

¹⁹ KERR, C., *The Uses of the University*, Cambridge, Harvard University Press, 1982.

²⁰ VEST, C.M., « The emerging Meta University », in WEBER, L.E., DUDERSTADT, J.J., *The Globalization of Higher Education*, London, Paris, Genève, Economica, 2008.

Monde des réseau(x) et du projet	
Concepts associés véhiculés par le discours dominant	Traduction dans l'université
Valeurs (autonomie, initiative, capacités relationnelles, flexibilité, mobilité, adaptabilité, excellence, responsabilité, intérêt)	
Discours du management	Discours du management, université entrepreneuriale [création de sociétés dérivées (<i>spin off</i>), valorisation de disciplines et des initiatives rentables (sciences appliquées, brevets)], plans stratégiques
« <i>Learning organization</i> »	Organisation décloisonnée et fluide, fondée sur le savoir et l'innovation, par opposition au modèle cloisonné et hiérarchique
Connexions, ouverture	Transdisciplinarité, interdisciplinarité, regroupements, interfaces, internationalisation, synergies (entre individus et institutions), échanges (p. ex. d'étudiants), dévalorisation du « local », université virtuelle, apprentissage en ligne, cours en « <i>podcasting</i> », personnes ressources extérieures, partenariats
Transparence	« <i>accountability</i> »
Organisation et structures décentralisées	Passage de l'université complète traditionnelle (= grande entreprise intégrée) à une université organisée autour de points forts (centres ou pôles de compétences) ; filialisation, succursales
Instabilité, créativité (innovation), projet	Détitularisation, évaluation, politique prospective, plans stratégiques, valorisation de l'innovation, mobilité des étudiants et es scientifiques, « <i>lifelong learning</i> »
Communication, marketing	Développement de la politique institutionnelle de communication, Internet, Intranet, NTIC en général, image de marque, accueil des étudiants
Efficacité / compétition	Evaluation, plans stratégiques, « <i>core business</i> », intellectuel → expert, mobilisation des acteurs, esprit d'entreprise, fusions
Responsabilité	« <i>citoyenneté</i> », service à la communauté, liberté académique → autonomie
Opportunités + tendance à la diversification	Captation de nouveaux publics (vulgarisation, musées, attractions scientifiques)

Au-delà de cette liste qui n'est pas exhaustive, d'autres grilles de lecture laissent à penser que l'université entrepreneuriale est un univers aux limites de plus en plus indistinctes. C'est le cas notamment de la difficile cohabitation de l'exigence des hautes formations avec l'enseignement de masse qui entraîne un allongement dans le temps de la reconnaissance de l'excellence à travers les post-doctorats et autres formations complémentaires à l'étranger. C'est aussi l'estompement dans bien des secteurs des limites entre recherche privée et recherche publique²¹. Enfin, on y notera l'effacement progressif de figures et de rôles sur lesquels se fondait son état antérieur d'institution. Nous avons cité dans le tableau précédent la substitution de l'expert à l'intellectuel ; on peut y ajouter celles de l'étudiant-disciple remplacée par l'étudiant-client, du chef de service concurrencé par le manager. Mais le ciment le plus important et le plus efficace de l'idée d'université réside sans doute dans son rôle joué par rapport aux connaissances prises dans leur globalité. Or, les choix stratégiques inégalisent les relations entre connaissances. La science, ses disciplines et la recherche sont hiérarchisées en fonction de leur rentabilité, de leur efficacité, de l'intérêt du public, des prescrits de la mode et *in fine* d'une idée d'un progrès en grande partie confondu avec l'innovation technologique. Dès lors que l'interdisciplinarité n'est plus organisée qu'en fonction des pressions du « marché », l'unité scientifique que visait le rassemblement des diverses disciplines du savoir dans un même lieu se fissure et c'est l'université elle-même qui se disperse dans la multiplicité des sens et des fonctions possibles. Ainsi, dans la perspective de rationalisation des universités en Communauté française de Belgique, des institutions ont-elles pu envisager d'abandonner des secteurs non porteurs ou non rentables (comme par exemple la philologie classique ou les langues anciennes). Si le savoir se dissout au profit d'un patchwork de connaissances spécialisées dont les connexions deviendraient opportunistes, qu'advient-il de cette « pensée complexe » dont E. Morin souligne l'urgence pour répondre aux enjeux humains et écologiques de notre proche avenir et qui nécessite, pour être mise en œuvre, de « relier les connaissances » ?²²

De la norme managériale à l'IDA

Il est difficile lorsque l'on évoque l'université et sa transformation de rester neutre, même et surtout si l'on est universitaire, d'autant que la problématique est déterminée par

²¹ En ce qui concerne la confusion progressive du public et du privé, on notera dans le cadre particulier de la reconfiguration du paysage universitaire en Communauté française de Belgique la possibilité – pour l'heure encore très théorique et prudemment avancée – de remettre en cause le principe de pilarisation de l'enseignement. Le mouvement de rationalisation des universités par expansion en sortant de leurs limites traditionnelles (politico-idéologico-géographiques) est cependant en marche (constitution de « pôles » et d'académies, intégration d'écoles supérieures non universitaires, Université de la Grande Région ...). Sur ce sujet, voir entre autres CHARLIER, J.E. et MOENS, F., « Gérer les universités en Belgique francophone » in *Les universités à l'heure de la gouvernance*, Sciences de la société, PU du Mirail, n° 58, 2003.

²² MORIN, E., *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil, 2005, et *Relier les connaissances*, Paris, Seuil, 1999

des orientations et des choix que l'on peut qualifier d'idéologiques. Dès lors, l'analyse que l'on peut en faire, en soumettant autant que faire se peut notre subjectivité à la rigueur scientifique ne nous dégage pas de la rattacher à un questionnement plus général sur ce qu'on ne peut qualifier autrement qu'un choix de société. Pour éclairer ce choix, il est important de considérer que la redéfinition de l'université et de ses missions autant que l'évaluation de leur qualité et de leur utilité, ne se limitent pas à une simple transposition du vocabulaire du management au monde académique. Son adaptation aux caractéristiques du monde contemporain s'appuie sur un discours justificatif qui vise à modifier le fonctionnement des institutions en y introduisant de nouveaux outils de gestion. Toutefois, la métaphore de l'outil ne doit pas être prise dans un sens réducteur. La réforme de l'outil est ici synonyme de réforme de tout l'environnement dans lequel il est utilisé, depuis ceux qui s'en servent jusqu'à la production qui émane de son utilisation. Autrement dit, il n'y pas que l'université qui change mais aussi les étudiants, les chercheurs, les professeurs et tous les autres acteurs partenaires dans son sein et en dehors. Dans une intéressante réflexion anthropologique posée au plus près de la réalité quotidienne de chercheurs, Julien Gargani souligne combien les relations entre scientifiques sont, non pas totalement déterminées, mais néanmoins fortement influencées par l'institutionnalisation d'un discours « économiciste » ainsi que des prescrits et des normes qu'il véhicule²³.

La définition et la mesure d'un développement académique ne peut faire abstraction du fait que le rôle que l'université peut endosser dans le futur ne sera jamais qu'à la mesure de la pièce dans laquelle on la fera jouer. S'il s'agit d'un monde global normé par les seules valeurs de l'économie de marché, on peut craindre que des multinationales de la science commercialisable et de l'innovation technologique la fassent disparaître. J'ai la conviction que la richesse du savoir et la vitalité scientifique naissent des échanges à travers les cultures, les habitudes, les caractéristiques et les expériences régionales et locales des universités²⁴. Or le projet « Définir et mesurer le développement académique » s'inscrit résolument dans une approche qui vise à rendre à l'université son ancrage régional et local. Il vise à redéfinir son apport et sa pertinence en fonction de paramètres qui ne soumettent pas l'humain et le sens de son existence à une seule définition stéréotypée et comptable du monde. Il resitue également le savoir et la contribution de l'université à la société dans une perspective utile et non utilitaire. La nuance est importante même s'il ne s'agit que d'une nuance, car c'est sur ce qui peut paraître un détail sémantique que pourrait se jouer l'avenir de l'université. Le projet de recherche IDA a, de ce point de vue, une véritable ambition politique car, au moment où il s'agit de construire l'outil, son contenu et ce qu'on peut appeler sa philosophie constituent en eux-mêmes une interpellation des mandataires publics responsables de la recherche et de l'enseignement supérieur.

²³ GARGANI, J., *De la convivialité entre scientifiques*, Revue du Mauss, 2007/1, n° 29, pp. 127-156.

²⁴ Cf. MARGINSON, S., *Vers une hégémonie de l'université globale*, Critique internationale, n° 39, 2008

